

L'INVENTION DU CINÉMA

par
MARENTE
DE MOOR

Traduit du néerlandais par les Ateliers de traduction (2014) de la Faculté de traduction et d'interprétation de l'université de Mons, sous la supervision de Carola Henn.

Fascinée par la Russie depuis sa jeunesse, Marente de Moor (° 1972) a étudié les langues slaves à Amsterdam. Pendant un certain temps, elle a résidé alternativement à Amsterdam et à Saint-Pétersbourg. Elle rédigeait à l'époque des billets pour le *Saint-Petersburg Times* et pour l'hebdomadaire néerlandais *De Groene Amsterdammer*. Ces billets ont été réunis et publiés sous le titre *Petersburgse vertellingen* (Récits pétersbourgeois).

Marente de Moor a publié son premier roman (*De overtreder* - Le Déserteur) en 2007. Quatre ans plus tard, elle a obtenu le *AKO Literatuurprijs* pour son deuxième roman (*De Nederlandse maagd* - La Vierge néerlandaise)

Les fragments qui suivent sont extraits de *Roundhay, tuïnsène* (Scène au jardin de Roundhay), son troisième roman. Dès la toute première phrase de ce livre, le personnage principal, l'inventeur Valéry Barre, disparaît. Le 16 septembre 1890, à Dijon, il monte à bord du train pour Paris. Après quoi on restera sans nouvelles de lui. Dans ses bagages se trouvent ses idées, bien mises en forme, prêtes à être brevetées. Mais le doute l'envahit. Barre se demande si son invention ne va pas finalement mener au déclin de la civilisation.

Vient le début du nouveau siècle. Le fils de Barre part à sa recherche. Il découvre non seulement qui avait intérêt à ce que son père disparaisse, mais aussi combien il est devenu difficile de ne vraiment laisser aucune trace.

Roundhay, tuïnsène est un roman qui allie la mélancolie et le tragicomique, un livre dans lequel le désir grandissant de fixer les choses pour l'avenir alterne avec les efforts désespérés du fils pour faire bonne impression sur son père disparu.

Roundhay, tuïnsène tire son argument de la vie de Louis Le Prince (1842 - ?), l'inventeur qui, des années avant Edison et Lumière, avait déjà mis les images en mouvement avec son petit film *Roundhay Garden Scene*.

Marente de Moor est la fille de Margriet de Moor, auteur de plusieurs romans qui ont été publiés en traduction française et dont la plupart ont fait l'objet d'une présentation et d'une recension dans *Septentrion*.

Le 16 septembre 1890, à Dijon, un homme prit le train pour Paris, ensuite il ne donna plus jamais signe de vie. Il n'avait pas l'intention de se volatiliser. D'ailleurs, on est toujours dépendant des autres pour disparaître, tout comme on l'est pour naître. Un homme ne peut pas décider de son propre chef de tout simplement s'évaporer - il doit d'abord manquer à quelqu'un. Quoi qu'il en soit, lorsque Valéry Barre monta dans le train, son intention était encore d'arriver à Paris. En cours de route, quelque chose se produisit qui le raya de ce monde, et longtemps encore ses proches continuèrent à l'attendre vainement.

L'artère impériale, la ligne de chemin de fer gravée dans le territoire français sous Louis-Napoléon, traversait de part en part le beau corps de l'Hexagone, mais le train roulait trop vite. Au-delà du paysage, les passagers fixaient leurs souvenirs d'une époque où l'équation du temps n'était pas encore exploitée, où l'on se fiait au soleil, aux marées, à la chute des feuilles et au gonflement des pis plutôt qu'aux horaires du transport ferroviaire. Le train passait dans les tunnels à vive allure, laissant derrière lui maisons, arbres, rivières, montagnes et passants ébahis, tandis que les lignes télégraphiques le long des rails transportaient des milliers de mots. Valéry Barre ne prêtait que peu d'attention aux paysages qu'offrait sa patrie. Après un arrêt à Paris, il poursuivrait son voyage vers l'Angleterre pour prendre congé de ses amis et de ses collègues. De là, quelques semaines plus tard, il entreprendrait la traversée de l'Atlantique pour se rendre aux États-Unis. C'était ce qui était prévu. Il ne voulait pas et ne pouvait pas y penser. Ses pensées tournoyaient dans sa tête comme des chauves-souris qui s'engouffrent dans une maison, virevoltant de gauche à droite sans percuter quoi que ce soit, avec une rapidité audible, mais qui restent invisibles jusqu'au moment où, après un calcul infailible, elles s'échappent par la fenêtre. Une semaine plus tôt, il s'était réveillé avec une idée dangereuse, inopportune, qui ne voulait plus le quitter. Comme s'il ne pouvait pas partir, mais devait rester en Europe pour réfléchir. Chaque matin, elle lui accordait quelques secondes oisives, il découvrait la journée d'un coup d'œil distrait par la fenêtre, mais ensuite cette pensée insidieuse reprenait ses droits. Quatre années durant, il s'était attelé à la tâche avec une pression énorme sur les épaules, les tickets pour son retour triomphal étaient déjà prêts, et voilà cette idée qui le turlupinait. Elle le provoquait comme une catin, supplantait son travail sur le point d'être breveté: «Abandonne donc cette vieille chose sans intérêt, reste à mes côtés, je suis plus attirante.» Peut-être cela lui avait-il été suggéré. Ils étaient nombreux, les concurrents désireux de le détourner de son travail avec quelques idées rebelles, à première vue géniales. Tous les inventeurs cédaient à la panique, surtout les plus âgés, dont l'imagination fertile dépassait l'espérance de vie. Cependant, ce n'était pas de la hâte qu'il ressentait, mais de l'aversion. Cette idée n'émanait pas de lui ou d'un de ses collègues; peut-être n'était-elle même pas de ce monde. De loin, elle ressemblait vaguement au travail pour lequel il avait sacrifié trois ans de bonheur et d'amour: l'invention du cinéma.

Il n'était pas le seul à s'y consacrer. En Europe et aux États-Unis, au même moment, vingt hommes étaient sur le point de percer le secret du mouvement et de l'enregistrer. À qui reviendraient les honneurs? Tout avait en quelque sorte commencé au 11^e siècle, lorsque dans la Chine ancienne, les flûtes magiques charmaient les dragons et les oiseaux pour les faire danser sur les murs. Tout dépendait de ce que l'on entendait par mouvement. Certains essayaient de l'immortaliser sur une seule photo, d'autres collaient les images les unes à la suite des autres, les faisaient tourner ou tournaient eux-mêmes en boucle. Les spectateurs étaient installés dans de petits trains, recevaient des lunettes et mettaient des boîtes sur leur tête, les inventeurs devenaient aveugles ou fous et les noms de leurs appareils de plus en plus longs, mais personne n'avait encore réussi à capter la réalité fuyante. Sauf Barre. Il était le premier, mais nul ne le savait. En réalité, il n'en était pas encore vraiment sûr lui-même (...)

(...) Cette même nuit, à cent kilomètres de là, Marc Roussin remarqua que son ami ne lui avait toujours pas laissé de message. Déçu, il remit le tube vide dans la canalisation de la poste pneumatique. Sa maison avait été connectée au réseau lors de son extension. Les 450 km du réseau parisien restaient en deçà de ce qui existait à Londres, où le comte de Buckingham avait emprunté le système pour prouver qu'il pouvait aussi transporter des marchandises. Roussin avait vérifié sa boîte aux lettres une dizaine de fois en une heure. Même en l'absence de signal, il n'avait pas cessé de retourner dans la pièce où se trouvait le sas et d'y glisser la main. En vain, il n'y avait rien. Il décida alors d'envoyer un tube vide pour vérifier, mais il n'y avait pas de perturbation. Il abandonna. Manifestement, Barre lui avait posé un lapin. Il ne viendrait plus.

En se rendant dans sa chambre, Roussin se rendit compte qu'il était ivre. Il se mit à compter les verres. Lorsqu'il attendait dans le restaurant de la gare, il avait bu une demi-bouteille, pas plus. L'endroit était bondé, mais, à un moment, un homme était parti en lui laissant sa table. Ensuite, il avait bu un verre d'armagnac. Un verre et une demi-bouteille de bourgogne, cela restait raisonnable. Il était resté une bonne heure et avait pris un bifteck, de l'armagnac et du bourgogne. De sa place, il voyait bien le quai où devait arriver Barre, qui demeura invisible. Il vit bien une femme magnifique descendre du train, une charmante rousse aux yeux foncés. Elle vint s'asseoir un moment sur le banc devant la fenêtre et sortit un affreux petit chien de son sac. Cela n'avait pas caché la vue à Roussin. Il avait peut-être détourné le regard pendant une minute, mais si Barre était vraiment sorti d'un wagon, il l'aurait cherché dans le restaurant. De toute façon, il savait où son ami habitait, puisqu'il était passé chez lui l'année dernière, à l'improviste. Il était tout à coup apparu à la porte de la maison, située sur le boulevard Delessert. Roussin avait ouvert lui-même, car il avait envoyé la bonne lui chercher une croustade de poisson au Grand Neptune. Au moment où il avait ouvert, il était encore de bonne humeur, mais sous le réverbère, le silence plombait le souvenir d'une vieille relation. Dans l'ombre, Barre ne prononçait pas un mot, mais ses yeux en disaient long. Roussin comprit qu'ils ne laissaient présager rien de bon. Dès qu'elle s'ouvrirait, cette bouche déverserait tous ses malheurs. Une dépression même, peut-être était-ce cela, car son ami vivait sous tension depuis bien longtemps.

«Tu reviens d'une maison close?», essaya-t-il encore, mais Barre restait sous le lampadaire, tremblant comme un papillon de nuit. «Entre, j'ai aussi des lampes à l'intérieur. On dirait que tu es phototaxique.» (...)

(...) Trois jours plus tard, un bruissement et un pouf annoncèrent l'arrivée de la lettre chez Roussin. Il recevait fréquemment du courrier de la part d'amateurs qui, en l'assaillant de points d'exclamation, voulaient le mêler à leurs idées farfelues. Cette enveloppe était néanmoins plus fine, elle ne contenait aucun croquis. Il voulut s'en débarrasser, mais madame Loubet, qui prenait le café avec lui, lui arracha le tube des mains.

«Lisez à voix haute, il s'agit peut-être d'un courrier de votre ami disparu», lança-t-elle.

Elle déboutonna son col, et une odeur complexe envahit la pièce. Roussin prétendait qu'il pouvait sentir si une femme était disponible pour une amourette, que son système olfactif pouvait s'ouvrir telle la tête d'une plante carnivore. Mais ce genre de parfums, où se mêlaient des senteurs émanant de la vulve d'une orchidée ou du périnée d'un animal prédateur, bouleversait tout.

Sentez vos ennemis avant qu'ils ne vous serrent la main, inhalez la tromperie de votre épouse, ou au contraire, les phéromones d'une dame désireuse! Grâce à la loupe olfactive, vous pouvez à coup sûr faire confiance à votre odorat. Existe en différentes puissances, avec étui de rangement très discret.

Madame Loubet se laissa tomber à la renverse dans le divan. «À l'époque déjà, j'avais un mauvais pressentiment au sujet de votre ami», murmura-t-elle. «Il était aussi agité qu'un oiseau dont le nid a été dépouillé. Il avait des choses à se reprocher, je le sentais.»

«Barre? Vous plaisantez!», déclara Roussin. «Un peu méfiant, tout au plus. Ses demandes de brevets ont toutes été refusées, et dès lors, il a cru qu'on lui mettait des bâtons dans les roues. Évidemment, c'est absurde. Jusqu'à présent, il n'a présenté que des travaux médiocres et inachevés. Il devrait prendre du repos et ensuite revoir tout cela, car vraiment, quelque chose dans sa tête ne tourne pas rond.»

Il se dirigea vers la fenêtre ouverte, laissa échapper une flatulence et s'affala sur une chaise. Madame Loubet esquissa un rictus moqueur face au caftan turc qui s'entrouvrait et dévoilait froidement de vieilles jambes fossilisées. Roussin lui-même ne comprenait pas pourquoi il ne s'était pas encore habillé, alors qu'il faisait si beau dehors. Sous la lucarne, la poussière en suspension retombait doucement. Le jour précédent, il avait observé une poursuite par cette vitre: un oiseau, dans son pantalon de plumes vu d'en bas, pourchassé par le ventre d'un chat. Il avait regretté de ne pas avoir pu atteindre son appareil photo à temps, car c'était exceptionnel d'être témoin d'un tel mouvement, avec une telle perspective. Avoir l'occasion de l'immortaliser l'était plus encore. Personne ne souffrait autant de cette avidité que lui-même. Enfant, il ne pouvait déjà pas se contenter d'admirer la nature, il rapportait chez lui des objets pour les coller, les conserver. Plus tard, il devint un chasseur passionné. Lorsque la saison le lui permettait, il dénichait avec adresse son repas dans le ciel de Fontainebleau. Il ne cherchait pas la nourriture, il lui fallait une preuve, non pas de sa virilité ou de son talent, mais de la vie qui l'ignorait au loin. Quand il touchait une proie, elle ne lui semblait plus éphémère, elle était à sa portée. S'il ne le photographiait pas, c'est comme si le gibier n'avait jamais existé ou n'existerait plus. C'est ainsi qu'était né en lui ce concept de mitrailleuse photographique. L'arme ne se chargeait pas par la culasse avec des balles, mais grâce à des disques de gélatine. C'était l'une de ses plus belles inventions, qui avait fait parler d'elle jusqu'aux États-Unis. Lors de l'exposition universelle, les Américains étaient même venus chez lui pour l'examiner. «Plus vraie que nature», avaient déclaré ces cow-boys, ce qui était exact, bien qu'elle pesât nettement plus qu'une arme normale. Le viseur permettait une mise au point parfaite de l'image. Les oiseaux s'éclipsaient bien souvent avant le tir, comme s'ils savaient qu'ils se trouvaient dans la ligne de mire, comme si cela n'avait aucune importance qu'il s'agisse de balles ou de plaques sensibles, parce que les unes comme les autres les lieraient définitivement au passé. Il sortit prudemment la lettre de l'enveloppe et se mit à la lire (...)

(...) Cependant, Barre était très bien dans sa chambre, logée dans la tour. Tout seul, il se sentait on ne peut mieux. De sa chaise à bascule, il voyait loin à travers les six fenêtres qui l'entouraient. Il discernait jusqu'à la grenaille laissée dans le champ après la récolte. Même au crépuscule, dans la cour intérieure en dessous de lui, il distinguait l'alignement symétrique des pavillons et l'allée qui serpentait vers la vie, dehors. Il se trouvait à la même hauteur que deux buses. Elles volaient à portée de sa main, le long des fenêtres, pour remplir leur nid; lui vidait le sien. Le bercement éloignait ses soucis. Ce matin-là, au réveil, il n'avait eu que vaguement conscience de son démon, et cela lui avait fait du bien. Autour de lui et en bas, les Sœurs de la Charité de Nevers s'activaient sous leurs cornettes amidonnées, qui enfermaient les vœux et gardaient à distance les cris des patients. En s'élevant, leurs hurlements se fondaient dans le vent pour former, autour de la tour, un chœur qui calmait Barre. Seuls les épileptiques le tourmentaient à Sainte-Philomène. Leurs halètements nocturnes d'asphyxiés, leurs coups contre les têtes de lit. Il n'osait plus vider son pot de chambre dans la salle de bain à côté de leur dortoir. La jeune sœur lui expliqua d'une voix posée pourquoi leurs émotions les

submergeaient justement la nuit. C'étaient des lunatiques, disait-elle, comme ceux que le Berger guérissait à Césarée de Philippe.

La lune gouverne les grands corps de ce monde, mais aussi les petits.

Il observait à présent la lune qui se reflétait dans chacune de ses six fenêtres. Grâce au père Alard, il avait échappé à la salle commune, avec les fous dans leur camisole de force. On lui avait accordé la tour, car toutes les chambres de première classe étaient déjà prises, mais il y avait un tel courant d'air que le Christ oscillait sur son crucifix. Barre aussi se balançait dans sa chaise à bascule, sous la charpente grinçante. La tempête qui persistait lui procurait une joie fataliste; il s'imaginait survivre dans sa cabine pendant que, sous lui, les fous se noyaient dans la houle. Des taches et des éclaboussures blanches à 360 degrés, avec à bâbord les peupliers tremblants entre les champs. Il gardait le cap sur la morgue qui, vue du dessus, semblait tout aussi accueillante que les autres pavillons. Comme un oiseau: la poitrine en briques rouges, des ardoises gris tourterelle en guise de plumes de couverture. Tout avait été mis en œuvre pour loger dans la beauté les morts et les vivants, mais pourquoi? La plupart des patients mouraient de toute façon sans renaître dans la raison. Leur production à l'atelier de filage représentait au maximum deux cents kilos de chaussettes par an.

L'horloge sonna sept coups pensifs. On frapperait donc bientôt à sa porte, la sœur apporterait son repas. Sa chambre se trouvait juste sous la sienne. La tour n'était pas conçue pour être habitée, seul un plancher dont les rainures laissaient passer les courants d'air les séparait. Elle remarquait tout. Au petit déjeuner, alors qu'il prenait sa première bouchée, une voix forte et claire avait retenti: «Eh bien, alors je vais prier pour vous, monsieur Barre.»

Elle priait, il se goinfrant. Ainsi, les tâches étaient bien réparties.

Extraits de *Roundhay, tuinscène* (Scène au jardin de Roundhay), Querido, Amsterdam, 2013, pp. 9-11, 53-55, 132-134 et 151-153.

Les 39^{es} annales

De Franse Nederlanden Les Pays-Bas Français



Photo M. Depestele.

Ce numéro renferme des articles sur le calligraphe Mahjoub Ben Bella, le canal Seine-Nord, l'enseignement du néerlandais dans les universités de France, Bergues-Saint-Winoc, le front oublié de la Grande Guerre, la bataille du mont Kemmel, la bataille de Bouvines, le retour du lin, les réfugiés protestants du nord de la France à Leyde, le patrimoine hospitalier en Nord - Pas-de-Calais, l'organisation du socialisme dans le Nord (1880-1900) et l'attrait du nord de la France pour les touristes flamands et néerlandais. Dans la «Chronique», le lecteur trouvera de courts articles traitant de sujets d'actualité.

Prix

256 pages, plusieurs illustrations en couleur
(ISBN 978 90 79705 184)

Belgique € 32,00

France € 34,00

Autres pays € 36,00

Adresse

Ons Erfdeel vzw, Murissonstraat 260,
B-8930 Rekkem (Belgique)

Tél. : + 32 (0)56 41 12 01 - Fax : + 32 (0)56 41 47 07

adm@onserfdeel.be

www.onserfdeel.be